

Élodie Laurin est parisienne, mais vit désormais en Normandie. Elle ignore si la vie y est plus belle. Pourtant, sa propre vie lui offre de plus belles couleurs. Elle enseigne le français aux étrangers et écrit.

Elle est enchantée à la vue d'un livre, à sentir l'odeur d'une page et à apprécier les figures de style incluses dans les récits.

Retrouvez ses ouvrages chez

Lacoursière Éditions

Fille de
joueur

Élodie Laurin

Fille de joueur

nouvelle

Lacoursière Éditions

Lacoursière Éditions

LACOURSIÈRE ÉDITIONS

A-138 rue Saint-Vincent

Sainte-Agathe-des-Monts

Québec, Canada, J8C 2B2

www.lacoursiereeditions.fr

www.lacoursiereeditions.com

lacoursiereeditions@hotmail.com

(+1) 514 601-2579

*Dépôt légal effectué à la BANQ
(Bibliothèque et Archives nationales du
Québec) en 2021.*

ISBN version papier/ brochée :
978-2-925098-61-4

ISBN version électronique :
978-2-925098-63-8

© Lacoursière Éditions, 2021.
Tous droits réservés.

Imprimé par Lightning Source

« L'argent change les gens aussi
souvent qu'il change de mains. »

Al Batt

À mon père qui pense à moi dans le plus grand des silences, mais pour qui je tiens la première place.

PARIS, 1958

Quand l'avion s'est posé sur le territoire français, elle a versé une larme franche derrière son foulard. La larme de détresse a roulé le long de son cou tel un collier de perles un peu trop serré et, la gorge nouée, les sons sont retenus prisonniers dans son esprit, refusant de s'évader, séquestrés comme des échos interdits aux oreilles du monde.

Ce n'était pas le plan, répétait-elle avec désolation à son mari. Impuissant, il l'a prise dans ses bras avec pudeur et a fait signe aux enfants de les suivre à l'intérieur de l'aéroport. La foule, le froid, les pas pressés des voyageurs les ont plongés directement dans l'inconnu.

Cette effervescence incontrôlable ne trouvait aucun apaisement. Les regards apeurés de la famille parlaient mieux que leur voix. Cette arrivée sur le sol français avait la saveur d'un nouveau départ. Un retour à zéro et une vie tout entière à

reconstruire avec de meilleures fondations. Du solide, cette fois-ci. La place n'était plus à l'erreur ni à l'errance. S'ancrer, prendre ses marques dans un nouveau pays était primordial. Mimer les gestes des français et leur façon de parler aussi. Une entrée sur une nouvelle scène étrangère... Aucun metteur en scène pour vous diriger, pour vous dire quel chemin prendre. Vous auriez tort et ce serait votre faute.

La veille avait été aussi éprouvante qu'une course en plein désert sans l'apport d'une boussole. Leur toit en plein cœur de Tunis leur avait d'une manière ou d'une autre exposé la porte de sortie. La jolie maison bien décorée ne pouvait plus les abriter et la chaleur du pays non plus. « Allez voir ailleurs, mais pas ici. Ne revenez plus jamais. » Des indésirables... Les dîners aux douces saveurs exotiques, les bavardages interminables à l'heure du thé, la famille qui s'embrasse à s'en étrangler : c'était fini, tout ça. Ces instants-là venaient de s'envoler comme des rêves furtifs. Comment rattraper la fuite d'un songe ? C'était impossible.

Elle n'avait pas voulu allumer la radio, un peu comme si elle avait eu une sorte de pressentiment. Elle aurait aimé ne rien comprendre de la dureté du discours hurlé dans le micro du journaliste. Elle épluchait les concombres pour le dîner

quand son mari lui a certifié que la radio disait vrai. Il fallait quitter ce pays qui les avait vus naître et faire leurs premiers pas dans les rues avec un sourire innocent. Ce pays était témoin de leur union précoce mais rayonnante... Leur affection était comme un parfum haut de gamme et on la sentait, la respirait de loin.

Pendant un instant, elle a connu l'ivresse, mais de celles qui vous font perdre l'équilibre. Elle s'est assise, stoïque. Il y avait quelque chose de théâtral dans son attitude. Elle avait le visage crispé, les mains prêtes à renverser l'assiette de concombres. Puis, une envie de tout démolir sur-le-champ et de partir en courant. Inutile de se retourner pour vérifier l'état des lieux, puisqu'il n'y avait plus de lieu. Leur foyer n'était plus.

Elle s'était violemment bouché les oreilles pour ensuite se taper la tête contre les murs et hurler que ce n'était pas possible. Leur vie à tous les six était au cœur de ce quartier. Partir... Ce mot lui avait donné la nausée et, ce soir-là, elle avait versé au moins autant de larmes que pour remplir trois litres d'eau dans une bassine. Ce n'était pas de l'eau minérale, mais de l'eau gorgée de sel, toute sa détresse rassemblée en une mer de larmes. Son mari a bien tenté de trouver les mots justes en lui disant qu'un ailleurs était possible, que leur vie pouvait toujours reprendre son cours.

Elle est restée sourde à toute tentative de soutien. « Ma vie ! Que va devenir ma vie ? Et nos enfants ? Tu as pensé à eux ? », répétait-elle, les yeux gorgés de larmes.

Les enfants faisaient leurs devoirs en mangeant des pistaches. Seul l'un d'entre eux avait vu cette horrible scène, celle de sa mère qui se frappait le visage. C'était Robert, planqué derrière le trou de la serrure. Pendant une seconde, il a voulu l'imiter comme pour lui montrer qu'il partageait sa douleur même si les mots lui manquaient. Les pièces de ce puzzle insensé étaient éparpillées. Il ne comprenait pas, n'osait pas demander et craignait d'entendre l'inacceptable. Il a préféré lui offrir un geste de solidarité en arrachant une mèche de sa mince chevelure brune en silence. Sa façon à lui de marquer sa solidarité. Sa mère souffrait, alors, il devait souffrir lui aussi. Il ne s'autorisait pas à faire autre chose qu'à la soutenir à distance.

Il a oublié le reste de la scène. Les valises étaient prêtes pour partir. Il manquait certainement des choses, mais le père leur avait dit qu'en France, on trouvait de bons produits. La porte de sa chambre s'est refermée devant ses yeux maquillés d'incompréhension. Claquer une porte remplie de jouets à six ans, c'est dur. Se dire que cette vie-là, on l'a perdue à jamais, c'est bouleversant.

Voir ses frères et sœurs dans l'ignorance de la situation, c'est perturbant quand on est le seul à réaliser que le chaos est là et que ce même chaos nous expulse tel un sale moustique trop insistant. « Tu verras, à Paris, tu auras de plus beaux jouets », lui avait soufflé son père. Robert avait esquissé un début de sourire. L'innocence toujours... Les grands ont toujours une solution.

Rachel, la mère, s'épongeait le visage avec son foulard. Il ne fallait pas pleurer devant le chauffeur de taxi, pudeur oblige. Les larmes, c'est pour la sphère privée, et la France leur était inconnue. Le nom des rues ne lui disait rien. Elle tentait de les prononcer, mais abandonnait à la seconde syllabe. Cette ville les recevait, mais que dire lorsqu'on est contraints d'accepter une invitation et que seules les larmes viennent ? Elle s'est murée dans le silence pendant tout le trajet, une main discrètement posée sur le genou d'Albert, son mari, son protecteur, sa lumière, son plus que tout...

Le mari s'essayait à de timides sourires comme pour renverser la tendance, lui dire que la vie était toujours là. Les enfants insouciantes à l'arrière de la voiture ne disaient rien. Ils observaient toutes ces rues différentes avec l'admiration de quelqu'un qui pénètre dans un musée. Ils montraient du doigt les monuments et essayaient

de deviner leur nom mais ils échouaient car, jusqu'à présent, la Tunisie leur avait offert une tout autre palette de paysages.

Robert s'amusait à un autre jeu. Il murmurait ce qui s'apparentait à des chiffres. À six ans, il savait déjà les manipuler avec grande adresse. Il aimait les répéter et avait déjà cette étrange habitude de tout compter. Pendant le trajet, il a compté dix-sept voitures grises, quatre rouges et douze bleues. Les autres, il ne les avait pas mémorisées, car elles ne brillaient pas assez pour l'exigence de son regard. Son sens aigu du détail n'avait pas été séduit par les autres voitures.

Robert n'avait rien en commun avec sa fratrie si ce n'était cette obligation de désertier en vitesse son pays. Ses deux sœurs jouaient à la maîtresse d'école devant un parterre de poupées et ses trois frères préféraient le ballon. Robert, lui, aimait dessiner des chiffres. Une sorte de fascination salvatrice qui servait de baume à ses angoisses d'enfant. Il ne comptait déjà plus sur ses doigts ni même sur une feuille à carreaux. Son cerveau travaillait bénévolement pour lui. Aucun repos ne lui était accordé. Les chiffres le sauvaient de l'anxiété, mais lui offraient parfois des maux de tête à force de les mélanger tous ensemble. Robert ne craignait pas les migraines. Il disait qu'elles prouvaient qu'il avait bien compté.

La nuit, il prétendait ne pas trouver le sommeil pour avoir une occasion de se prendre pour un berger et compter les moutons à voix haute. Plus le chiffre était important, plus il se réjouissait. Le matin, il s'exclamait : « J'ai compté jusqu'à trois cents quarante-cinq cette nuit et, si je fais le total de ma semaine, ça fait deux mille deux cents quarante-cinq ! » Impudique, il en tirait une fierté devant le regard béat de sa fratrie. Ses parents lui disaient qu'il était jeune pour se passionner pour les chiffres aussi grands, mais son intérêt ne faisait que gagner en puissance. Un gros chiffre pour lui était déjà signe de conquête d'un monde dans lequel il avait été propulsé sans rien demander. L'ambition se reflétait déjà sans discrétion dans ses yeux d'enfant.

Le chauffeur les a déposés en bas d'une grande cour ornée de plantes. Une gardienne avare en mots a regardé d'un air dubitatif cette grande famille accompagnée de lourdes valises. Elle leur a indiqué que les escaliers étaient fragiles et que les enfants ne devaient pas s'amuser à sauter sur les marches. Robert l'a fusillée du regard et lui a dit que ses jeux à lui étaient plus intelligents. Il se tenait prêt à lui demander de lui faire réviser ses calculs, mais sa mère l'a attrapé par la manche et dit de suivre ses frères et sœurs. L'appartement était au deuxième étage et paraissait triste.

Rachel se baladait dans chaque pièce en se disant que c'était temporaire, qu'ils repartiraient bientôt chez eux et que la vie reprendrait. Elle tentait de trouver du goût à cette décoration trop Européenne pour elle, mais n'y parvenait pas. Elle a regardé par la fenêtre et une pensée imprononçable est venue l'effleurer. Albert s'est placé derrière elle, l'entourant de ses bras, et son désir de s'enfuir s'est envolé. La vie était désormais ici, dans cette rue du X^e arrondissement de Paris.

La Tunisie se tenait éloignée d'eux et ne les réclamerait jamais. La première nuit dans ce nouvel appartement fut bercée de doutes entre les fréquentes interruptions de sommeil. Cette situation était-elle bien réelle ? Quitter son pays à l'aube dans le secret le plus total et se retrouver plus tard dans un autre continent aux allures peu communes... Rachel s'était retournée maintes fois dans le lit comme à la recherche de son chemin. Albert, cette force tranquille, lui avait murmuré de ne pas s'inquiéter, que tout irait bien et qu'à Paris, les pâtisseries étaient meilleures qu'en Tunisie. Ses lèvres avaient dessiné un sourire avant de retomber dans le sommeil.

*

À l'âge de seize ans, Robert a compris une chose fondamentale : les règles, les conventions et surtout le système scolaire ne lui convenaient pas. La vie lui a montré qu'il pouvait réclamer son indépendance, se libérer des chaînes imposées par la hiérarchie. Les bagarres dans la cour de récré, les affronts avec les professeurs, les notes qui ne grimpaient jamais assez haut. Robert a eu l'intelligence de ne pas persister. À quatorze ans, il allait régulièrement sonner chez le voisin, un vieux monsieur à la casquette noire prénommé Charly. Ils refaisaient le monde à deux. Charly avec sa cigarette au bec qui enfumait la pièce et Robert avec son jus de fruit glacé.

— Alors, gamin, tu as délaissé l'école ? Et tes parents sont d'accord ?

— Ils n'ont pas eu le choix. On m'a renvoyé.

Pendant un bref instant, Charly s'est demandé si ce gamin de seize ans n'était pas un délinquant qui allait tout briser chez lui et partir avec sa cagnotte cachée sous son lit. Il a eu envie de le chasser, par peur de perdre ses billets mais au lieu de s'arrêter à sa première impression, il l'a observé de haut en bas. Robert a rougi et ne savait plus où se mettre. Il a baissé les yeux sur son verre à moitié plein. Charly le lui a rempli et lui a dit :

— Tu es bien habillé. Tu as du goût et je suis sûr que tu as le sens commercial. Alors, petit, je ne vais pas te blâmer car moi non plus, je n'aimais pas l'école. Personne n'est heureux sur un banc scolaire. C'est plus une punition qu'autre chose.

Robert buvait ses paroles avec enthousiasme. Son esprit vif lui laissait entendre qu'une chance allait lui être offerte, mais il restait sur ses gardes. Mieux valait se laisser surprendre par une bonne nouvelle plutôt que de pleurer à la suite d'un espoir évanoui. Robert le fixait comme dans l'attente d'un développement, d'une précision de la pensée de ce vieux Charly.

— Tu sais quoi, gamin ? Ta mère est dépressive et finira par bouffer des cachetons pour sa survie. Ton père est un homme respectueux. Tes frères et tes deux sœurs n'ont pas de personnalité. Ils sont trop conformistes, trop pacifiques mais toi, tu es la tempête. Tu es ce feu qui brûle, je le ressens dans ton regard, ton allure. Tu as eu raison de quitter l'école et leurs notes données à la tête du client. Demain, je t'attends dans ma boutique, tu vas me filer un coup de main. J'ai besoin d'un minot comme toi pour gérer mon commerce.

Robert a senti des étoiles briller dans ses yeux. Il n'avait pas une grande idée de ce qu'était le

commerce, mais il y a vu les chiffres. L'excitation l'a gagné et étant donné sa nature passionnée, il a voulu sauter au cou de Charly et lui dire qu'il était son sauveur. Il s'est abstenu. Il a pensé à sa mère et s'est dit qu'il allait lui rendre son sourire. Il s'est levé d'un bond et s'est empressé de se rapprocher de la porte pour rentrer chez lui.

— Gamin, je t'attends à la boutique à neuf heures demain.

— Merci, monsieur, comptez sur moi !

— Appelle-moi Charly, fit-il avec un sourire complice.

Robert a refermé la porte d'un geste lent comme s'il voulait garder toute l'essence de cette conversation. Un travail venait de lui être proposé en buvant un jus de fruit. Il l'avait flairé. Il avait senti que ce vieux monsieur était la meilleure personne à laquelle s'adresser. Il aurait pu sonner chez la charmante voisine Flora qui passe ses journées à arroser ses plantes et nourrir ses chats, mais Robert se sent menacé devant un félin. En dévalant les escaliers, il est tombé sur la gardienne qui lui a dit de faire moins de bruit et de ne pas faire craquer les marches. L'excitation était trop forte. Il ne savait plus où se la mettre. Elle devait éclater et résonner dans tout l'immeuble. Un travail qui lui permettrait de compter encore et encore... Le rêve éveillé !

C'est la fierté au cœur qu'il a sonné à la porte et que sa mère est venue lui ouvrir. Elle a tout de suite vu son euphorie et l'a interrogé du regard. Au seuil de la dépression, Rachel avait du mal à formuler adéquatement ses émotions. Robert sentait la faiblesse gagner sa mère et voulait la rassurer.

— Maman, tout est réglé. Ne t'inquiète pas !

— Comment ça, mon fils ? L'école t'a repris ?

Un voile de culpabilité intense s'est frayé un chemin dans l'esprit de Robert. Pas question de supplier l'école de le reprendre. Pas question non plus de faire partie d'un système qui n'est pas en accord avec ses principes même à seize ans et à juste trois poils au menton ! La liberté l'appelait. Il se sentait tel un électron libre placé par erreur dans l'univers. Petit dernier de la fratrie et si différent, avec des idées si opposées à celles des autres membres de la famille. Seule leur ressemblance physique les trahissait. Ces mêmes yeux noirs perçants, cette chevelure épaisse et frisée, cette peau blanche qui craint l'insistance du soleil... Robert ne leur parlait qu'avec parcimonie, les désaccords se multipliaient trop. Sa grande sœur Deborah rêvait de devenir avocate et de se battre pour des causes perdues d'avance. Laura s'intéressait au journalisme et écrivait déjà

ses propres articles le soir dans sa chambre. Quant aux garçons, Georges parlait de plomberie pour sauver de jolies femmes, David caressait l'envie de gagner le titre de médecin et Simon se demandait comment faire pour ouvrir un restaurant.

Robert avait bien d'autres rêves, des rêves où les chiffres tenaient une grande place. Il assumait cette différence comme un trophée remporté à la sueur de son front.

— Maman, c'est encore mieux que ça ! L'école, je n'en ai plus besoin. Tu connais le vieux voisin du dessus que papa trouve bizarre avec sa casquette ? Je suis allé sonner chez lui et...

— Sonner chez un inconnu ? Mais mon fils, tu es devenu fou ! Nous ne sommes pas ici, chez nous. La Tunisie, elle...

— La Tunisie ne nous attend plus. Elle fait sa vie sans nous, maman. C'est dur, mais tu dois l'accepter. Tu ne changeras pas les choses. Cesse de pleurer et regarde devant nous. Moi, je suis monté chez le voisin et il m'a proposé du travail ! Oui, rien que ça ! Et tu sais pourquoi ? Parce que je sais ce que je veux et que je suis débrouillard. Pas besoin d'une montagne de diplômes pour réussir.

— Mais enfin, t'as perdu la tête ? Qu'est-ce que tu racontes ? dit-elle, visiblement horrifiée.

— Je te raconte que je commence demain à neuf heures et que rien n'arrive par hasard ! Si tu as choisi de pleurer la Tunisie, tu perds ton temps. On a une vie en France maintenant, accepte-le ! l'enjoint-il en lui déposant un baiser pour atténuer la force de son discours.

Sa mère était enveloppée d'un parfum doux mais sucré. Signe que le laisser aller n'était plus tellement possible pour elle. Robert a souri tendrement. L'espoir avait repris.

— Maman, je t'aime. On t'aime. Ne l'oublie pas. Tu verras, on peut toujours se refaire. Dans la vie, il y a plusieurs parties et tu ne peux pas toujours perdre.

— Tu parles comme un joueur. Dis-moi, tu ne vas pas aller traîner dans les casinos, hein ?

— Arrête de t'angoisser. Repose-toi, maintenant. Demain, tu verras le soleil briller. La France, ce n'est pas que la grisaille.

Robert est reparti dans sa chambre. Il a écouté une chanson Tunisienne de son enfance en fermant les yeux, a versé une larme en cachette, puis a ouvert la fenêtre pour y respirer l'air frais de la cour de la résidence. Il a croisé le regard de la gardienne et s'est vite essuyé les yeux. Les émotions les plus brûlantes, il préférerait se les garder pour lui seul. La pudeur, toujours. Il s'est couché sans les draps comme trop pressé de

découvrir le monde qui l'attendait le lendemain. Le commerce, il ne savait pas vraiment à quoi s'attendre. Son père tenait une petite boutique de souvenirs en plein cœur de Tunis, mais il n'y avait jamais travaillé pour autant. Il y avait mis les pieds une fois et, malgré son très jeune âge, il avait été ébloui par la luminescence des pièces et des billets. Il avait voulu les toucher pour les compter, mais son père lui avait asséné un coup au visage, lui suggérant de retourner jouer au ballon avec ses frères. Il l'avait vécu comme une grosse injustice. Blessé, il avait boudé ses frères pour ce qui restait de la journée.

À huit heures, le réveil tira Robert de ses songes. La nuit avait été courte et peuplée d'interrogations, de comptes, mais également d'excitation. Une nouvelle porte s'ouvrait devant lui et il était pressé de découvrir ce qu'il y avait après le seuil. Il ne savait pas que Charly tenait une boutique mais se disait que vendre, ce ne devait pas être bien difficile. En se levant du lit, il s'est regardé dans la glace et s'est dit : « Je pourrais vendre une chemise à un cheval si je le voulais. Ma motivation est forte. » Il a souri en prononçant ces mots frisant l'arrogance, mais il s'en moquait bien. Robert croyait en lui et avait compris que cette confiance attirait la lumière.

Il est parti de la maison le ventre vide, nourri de ses espoirs maquillés de joie. Il sautil-
lait dans les rues de Paris, puis les passants l'ob-
servaient avec tendresse. La béatitude par un ma-
tin gris au cœur de la capitale est si dure à trouver
que voir ce jeune se promener le sourire aux
lèvres encourageait ceux qui, passant, le consta-
taient heureux. Seize ans, ce n'est plus vraiment
l'enfance, mais pas tout à fait l'âge adulte encore.
Pourtant, Robert avait conservé cette innocence
dans son regard et dans son attitude. Croire sans
cesse à un miracle, à un coup de chance de la vie !
Il voyait l'existence comme une partie de jeu in-
terminable. On perd et puis, on se refait, parce
que la chance est là et qu'il faut jouer avec elle
jusqu'au terme de nos vies.

*

La boutique était encore plus belle qu'il
ne l'avait imaginée. Charly devait être maniaque
étant donné qu'il avait bien classé chaque vête-
ment par couleur et par gamme de prix. Il était
assis à la caisse et lisait son journal en buvant
un café. Aucun client ne se bousculait, l'ordre y
régnait. Déterminé, Robert a poussé la porte du
commerce pour entrer. Charly a levé la tête de
son papier :

— Alors, mon garçon, prêt pour ta première journée ? Normalement, le début de journée est calme mais après, les clients viennent fouiller et faire de bonnes affaires. Je sens que tu vas te plaire, ici. Enlève ton manteau et au boulot !

Robert lui a répondu par un sourire. « Faire de bonnes affaires », une expression qui le charmait. « Bonnes affaires » rimait avec argent qui rimait pour sa part avec chiffres. Le paradis au quotidien, rien de moins. Finie, l'école et ses gros pavés de littérature à lui coller une indigestion ! La joie de compter et de toucher l'argent tout en étant assis confortablement derrière la caisse, c'était pour lui la vraie vie. Il n'a pas osé parler à Charly de cette fascination pour les chiffres par peur de paraître trop intéressé et de se voir congédié.

Soudain, le téléphone a sonné. Le premier appel de la journée, apparemment.

— *Boutique Landrin*, bonjour ! Ah, monsieur Nakache, ça fait plaisir de vous entendre ! Depuis le temps, je me demandais si vous étiez parti vous installer dans un autre pays. Vous êtes mon plus fidèle client et j'ai de belles collections à vous proposer ! Tout à l'heure ? C'est parfait ! Je vous sors tout ça des placards et vous ferez votre choix comme d'habitude.

Charly raccrocha, le sourire aux lèvres.

— Mon meilleur client est revenu de vacances. Il ne va pas tarder à débarquer à la boutique. Je te confie le stock de chemises pendant que je file au tabac. Tu verras, monsieur Nakache, il n'est pas difficile et, surtout, il a les moyens. Il achète facilement ce qu'on lui présente. À croire que son compte bancaire est au bord de l'explosion, dit-il en enfilant sa casquette.

— À ce point ? Il est si riche que ça ? Enfin, je veux dire, c'est un bon client ?

— Ma boutique tient le choc en partie grâce à lui, confia-t-il.

Robert ne pouvait rien laisser paraître de ses émotions, mais que dire d'une boutique qui n'a qu'un seul et unique client ? Et les autres, alors ? Il ressentit un pincement de déception. Robert pensait avoir atterri dans une boutique où les clients se bousculaient, se déchiraient les vêtements pour savoir qui serait le plus méritant mais là, il avait entendu un tout autre discours. Charly venait de partir et il se retrouvait maintenant seul au milieu de ces lots de vêtements. Il leur manquait une bonne dose d'élégance et d'originalité, mais Robert s'en fichait. Attiré par les étiquettes de prix, il se dirigea dans les rayons et se mit à compter les chemises vertes quand soudain quelqu'un sonna à la boutique. Un voile d'anxiété s'étala sur ses joues, ce qui lui donna bonne mine

même si, au fond de lui, la panique était palpable. Un grand monsieur bien habillé avec une chaîne autour du cou le salua. Robert ne savait pas bien s'il devait lui demander s'il souhaitait de l'aide ou le laisser se promener dans la boutique. L'homme décida pour lui-même.

— Jeune homme, Charly n'est pas là ?

— Il s'est absenté, mais il va revenir. Je peux vous proposer de regarder des chemises, si vous voulez.

— Je les connais, ces chemises : toutes de mauvaise qualité. Tiens, regarde la dernière, je l'ai achetée il y a deux semaines et elle est déjà trouée ! Et pourtant, je suis presque aussi mince que toi ! Ah, sacré Charly, je l'aime bien. C'est un bon gars, mais son commerce... Mais bon, montre-moi les chapeaux pour cette fois. Il devrait quand même y avoir quelque chose d'utile à se mettre sur le crâne pour cacher sa calvitie.

Robert hésita entre le rire et les pleurs. Rire de l'absurdité de la situation, ou bien pleurer de déception — mais les choses tournaient vite dans son esprit. Quelques instants lui ont suffi pour comprendre que sa place n'était peut-être pas dans la boutique de Charly. Que dire à sa mère ? Comment lui avouer qu'il s'était comme d'ordinaire emballé dans le vide ?

Monsieur Nakache s'approcha des chapeaux. Tous aussi moches les uns que les autres... Des candidats à un concours d'horreur réunis dans un placard sombre. Robert prit un chapeau noir et se le posa sur la tête. Il dit :

— Ce chapeau n'est peut-être pas le plus beau, mais il tient bien. Il ne s'envolera pas au premier coup de vent. Il vous protégera et personne ne verra que vous n'êtes plus tout jeune et...

— Ne te fatigue pas, tu m'as eu. Il est moche, mais je le prends. C'est ton premier jour ici ?

— Oui, monsieur.

— Appelle-moi Michel. Nous serons amenés à nous revoir, lui dit-il avec un sourire tout en sortant une grosse liasse de billets.

Robert lutta contre ses pulsions à compter l'argent qui se trouvait dans les mains de leur client, mais il échoua. La tentation inévitable de compter le poursuivait. Il jeta un œil à Michel et lui dit :

— 527 !

— Pardon ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Vous tenez là 527 francs. Désolé, je manque de discrétion. Ne le dites pas à Charly, il risquerait de me virer.

— Jeune homme, je ne sais pas d'où tu sors, mais j'aime ton sens de l'observation et ta répartie.

Deux talents à ne pas gâcher, tu sais ? Tu veux savoir comment j'ai obtenu tout cet argent ?

Robert ne savait pas si on lui tendait un piège ou si ses oreilles étaient vraiment dignes de telles confidences, mais la curiosité était une fois de plus trop envahissante. Il n'osa pas lui répondre, mais l'écoutait avec respect et conviction.

— J'ai joué aux courses. J'ai parié sur un cheval. Je ne sais pas combien Charly te paie, mais tu peux te faire en une journée ce qu'il te donnera en trois mois.

Le jeune homme se gratta le menton, dubitatif, mais en même temps envieux. Parier sur un cheval et gagner de l'argent et pouvoir se permettre de le jeter par les fenêtres pour s'offrir un chapeau d'une laideur extrême ? Il n'y avait là rien à réfléchir et, pourtant, il se sentait hésitant. Il n'osait pas se dire intéressé.

— C'est bon pour vous, mais je suis bien chez Charly. Je me sens à ma place, ici.

— Comme tu veux, gamin ! D'ailleurs, comment tu t'appelles ?

— Robert, je m'appelle Robert. Votre mode de vie a l'air sympa, mais je ne peux pas abandonner Charly.

— Certes, mais tu peux au moins prendre ma carte. Il y a mon numéro dessus. Vois notre

rencontre comme un signe de la vie. Une partie de jeu qui devait se faire. Je suis sûr que tu aimes les chiffres. Je me trompe ?

— Non, c'est exact. On m'a greffé une calculatrice dans le cerveau à la naissance malgré ce que les médecins déclarent, dit-il en riant.

Robert ne voulait pas le reconnaître, mais l'intérêt pour cette nouvelle vie le stimulait. Lui qui n'aimait pas rester en place et pour qui l'appétit des billets ne pouvait qu'être difficilement comblé ! Il les aimait de toutes les couleurs et de toutes les odeurs... Chaque billet avait une histoire et il prenait plaisir à les toucher et se dire que ce billet-là lui revenait. Parfois, il s'interrogeait sur le propriétaire précédent. Il se demandait si le billet avait suffisamment été aimé pour être dépensé avec autant de facilité. Il observait les pièces, aussi, et appréciait leur bruit dans les poches des hommes pressés. Il ignorait cependant d'où cette obsession lui venait. Un besoin de contrôler, de s'approprier les choses laissées en suspens au fil des jours, un désir de proclamer sa liberté et son indépendance devant tout système injuste et autoritaire ? Il n'en avait aucune idée. Il avait simplement accepté cette fascination comme n'importe quelle autre. Certains aiment l'obscurité, d'autres sont faits pour la lumière, avait-il dit une fois à sa mère.

Il a fixé un bon moment la carte laissée par Michel Nakache. Il a analysé les chiffres de son numéro de téléphone et la somme totale donnait soixante. Sans qu'il ne puisse se l'expliquer, ce chiffre résonnait en lui. Un compte rond lui inspirait davantage confiance qu'un nombre impair ou imprécis. Comment annoncer à Charly que son seul et unique client venait de lui faire les yeux doux avec une proposition en or ? Il s'est dit qu'il pourrait tout simplement laisser une lettre sur la caisse en guise d'excuse :

CHARLY,

CETTE LETTRE NE VA PAS TE PLAIRE, ALORS, JE PRÉFÈRE TE PRÉVENIR. PRENDS UN CAFÉ ET UNE CIGARETTE. TES CLIENTS N'EN SERONT PAS INCOMMODÉS, PUISQU'IL N'Y A PERSONNE DANS TA BELLE BOUTIQUE. TU N'AS PAS BESOIN DE MOI. NE M'EN VEUX PAS. MERCI DE M'AVOIR DONNÉ MA CHANCE, MAIS J'AI ENVIE DE JOUER MA VIE AUTREMENT. JE VAIS PEUT-ÊTRE LA BRÛLER OU LA MENER À LA VICTOIRE. UNE CHOSE EST SÛRE : JE DOIS FAIRE CETTE DÉCOUVERTE POUR NE RIEN REGRETTER ! PS : NE ME PAIE PAS POUR CETTE JOURNÉE, JE VIENDRAI SONNER CHEZ TOI ET TU ME PAIERAS EN JUS DE FRUIT.

ROBERT

Pendant un moment, il a fixé la lettre en s'interrogeant sur sa dureté, mais il préférait lui vendre de l'honnêteté. Pourquoi ne pas ouvrir la nouvelle porte que la vie lui montrait ? En prenant cette décision, il s'était senti grandir même s'il n'avait pas plus de poils qu'au réveil. Les choses bougeaient pour lui et il en était plus que satisfait, plus qu'honoré.

Durant le chemin du retour à la maison, il a pensé à ce vieux Charly et à son éventuelle déception, mais il s'est dit par la suite qu'il devait avoir l'habitude et que les femmes avaient sûrement été plus dures et plus cruelles envers lui qu'il ne l'avait été pour sa part.

Robert s'est également amusé à observer les passants dans les rues et à deviner leur profession. Il avait presque envie de parier, mais il était novice en la matière. Il gardait précieusement la carte au fond de sa poche, craignant que le vent ne l'emporte et ne lui vole son ascension.

*

— Alors, mon fils, tu rentres déjà ? Ne me dis pas qu'il t'a viré lui aussi ? s'inquiéta sa mère, assise sur le canapé.

— Pourquoi tu pars toujours perdante comme ça ? Dans la vie, on ne perd pas à tous les coups.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu me sors encore ? Je vais rappeler l'école et demander s'ils peuvent te reprendre ! s'exclama-t-elle, fâchée.

— Maman, tu n'as toujours pas compris que c'était l'école de la vie qui m'intéressait ? Allez, cesse de t'inquiéter, c'est mauvais pour la santé. Oublie le passé et regarde l'avenir. Tu le vois comment, cet avenir ?

— C'est le brouillard dans ma tête depuis toutes ces années. Et toi, tu vas nous faire des ennuis à ton père et à moi !

Une larme coula sur sa joue gauche. Encore ce théâtre dans son emportement, puis cette tragédie du regard qu'elle faisait endurer à Robert qui tentait malgré tout et par tous les moyens de la rassurer ; mais comment apaiser un esprit qui asphyxiait ? Le médecin était venu dans la journée, lui avait donné des cachets et lui avait souhaité tout de même bon courage. Elle avait pleuré en refermant la porte et avait dormi toute la matinée, oubliant toute forme de vie environnante. Robert n'avait qu'une hâte : que les médicaments fassent effet sur sa mère et que le sourire revienne sur son visage comme à cette époque où elle lui lisait des contes avant de dormir, mais le passé avait déjà eu son heure de gloire. Le passé ne peut jamais prétendre à un second round et il le savait. La vie est un train de pertes et de gains

et elle aime défier ses passagers en les éjectant puis en les rasseyant. Alors que sa mère se laissait aller à la dérive, le jeune homme se sentait puissant plus qu'impuissant. Il venait de mettre fin à une expérience à oublier. Il avait rédigé sa lettre d'excuse. Tout irait bien.

Il quitta le salon et regagna sa chambre. Des papiers envahissaient son bureau mais pour lui, c'était la vie. Signe que quelque chose bougeait, se développait pour lui, en lui. Robert ne craignait qu'une chose : être à l'arrêt. Il avait vraiment soif de vivre quitte à se brûler les ailes à chaque mésaventure. Il attrapa le téléphone et fixa à nouveau la carte de Michel Nakache. Il eut soudainement envie de composer son numéro. Il respira un grand coup et actionna la roulette pour entendre à nouveau la voix de cet interlocuteur aux promesses magiques.

Soudain, il entendit la porte de chambre de l'une de ses sœurs s'ouvrir et un voile de panique vint l'étreindre. Il raccrocha sans attendre. Aucune de ses sœurs ne devait savoir ce qu'il faisait. Surtout pas l'aînée qui était un peu trop conventionnelle et qui souhaitait tout respecter à la lettre. Cependant, Robert ne pensait pas à mal. Il se sentait bien droit dans ses bottes. On s'était entretenu d'une proposition alléchante, il voulait observer puis découvrir par lui-même. Il était prêt à

se laisser surprendre, voire être conquis. Des rêves plein la tête, des rêves qu'il voulait apprécier de jour car la nuit, il dormait peu. L'esprit embarrassé par des chiffres qui se bousculaient les uns à la suite des autres, la difficulté à se concentrer, à trouver le calme parmi ses pensées, c'était en bout de ligne peu aisé. Alors, pour lui, les rêves devaient poindre pendant la journée.

Le téléphone sonna et là, il sentait son cœur battre très fort. Le numéro de Michel s'affichait, le réclamait. Il aurait préféré s'isoler.

— Monsieur Nakache, bonjour ! Excusez-moi, on a été coupé.

— En tout cas, je vois que ma proposition ne t'a pas laissé indifférent, fit-il, amusé.

Robert entendit son interlocuteur tirer sur sa Gauldo au bout du fil. Il détestait la fumée, ces odeurs trop fortes qui vous prennent à la gorge mais, caché derrière le combiné, la cigarette n'avait aucune chance de l'importuner.

— Bah, c'est-à-dire que je...

— Tiens-toi prêt, un taxi va passer te prendre dans quelques minutes. Je serai dedans, aussi. C'est à ton âge qu'il faut découvrir la vraie vie. Après, il sera trop tard.

Michel raccrocha à ces mots. Robert se regarda dans le miroir, il aimait bien son reflet avec ses boucles brunes. Un peu de considération, une

main tendue, une porte qui lui montre le chemin afin de limiter les galères... Plus il étudiait les contours de son visage, plus il se sentait chanceux. Il ne s'intéressait pas aux étoiles mais pour une fois, il eut une pensée bienveillante pour elles. Sa chance se trouvait là, quelque part, mais l'heure n'était plus aux réflexions stériles et il fallait agir.

Lors de sa première expérience dans un taxi Parisien, tout en larmoyant de nostalgie et d'inquiétude, il avait ressenti un goût amer. Là, c'était différent. Michel Nakache ne s'était pas moqué de lui avec son chauffeur personnel. Il venait de mettre les pieds dans une voiture de haut standing. C'était pour lui indescriptible tant tout cela semblait hors du commun, comme si tout avait été préparé spécialement pour lui. Robert, désirant contempler avec tranquillité la route vers le changement, resta silencieux pendant tout le trajet. Il n'osait à peine croiser le regard du chauffeur dans le rétroviseur, alors, il comptait mentalement les passants qu'il croisait au hasard des rues et avenues sur la route. Un véritable tour de Paris dans une voiture haut de gamme. Il se sentait privilégié alors qu'il avait à chaque fois pris la fuite. Il regardait avec discrétion les jambes des jeunes femmes, mais se recentra sur son objectif : gagner sa vie. Pour le moment, sa vie était

comme suspendue sur un fil prêt à rompre à la moindre difficulté. Une mère dépressive malgré la multiplication des traitements, un père aimant mais emprisonné par sa pudeur et une fratrie trop aux antipodes de son caractère, de ses valeurs. Comment se construire quand on se sent étranger jusque dans sa propre famille ? En ignorant les recettes magiques car il n'y en a pas ? On sait juste qu'on doit procéder différemment, arpenter d'autres chemins même si certains sont boueux, cahoteux. Demain, on enfilera une autre paire de chaussures et tout sera vite oublié.

Le taxi s'arrêta et ils descendirent. Robert n'avait jamais vu un hippodrome de sa vie. C'est à peine s'il connaissait le mot. L'hippodrome de Vincennes... Il s'en répéta le nom intérieurement et en apprécia la musicalité. Michel emboîta le pas et dit :

— Ne reste pas planté là, c'est à l'intérieur que les vrais jeux se passent, l'enjoignit-il avec détermination.

Robert observa la foule prendre vie, l'euphorie des gens, vit des billets s'envoler dans les airs. Il eut envie de les attraper, mais s'en abstint. Il garda ce désir pour lui et jeta d'autres regards autour de lui. Il n'avait jamais vu pareil endroit. Un immense champ de courses avec des jokers et des chevaux à numéro. C'était sa place, enfin ! Il voulut

la crier à voix haute mais une fois de plus, il garda sa joie pour lui seul. Cette place, elle était si visible qu'elle devait briller jusque sur son visage. Étranger à ce monde où les coupes de Champagne s'entrechoquent, les billets se lancent et se ratrapent, les hommes tenant leurs jumelles tout en hurlant pour espérer remporter leur pari. Robert sentit l'adrénaline le gagner. Il n'avait rien parié, lui. Ses poches étaient vides et il se demandait quel rôle il pourrait jouer sur ce terrain où l'exaltation était maîtresse. Les éclats de voix s'unissaient, les gens s'agitaient jusqu'à leurs chemises comme pour vibrer avec les jokers si menus, mais avec tellement de pression sur les épaules. Tout le public rêvait de remplir à craquer son compte bancaire, de le faire atteindre des sommets exponentiels inimaginables. Robert aimait cette ambiance. À son âge, les jeunes allaient en boîte de nuit, buvaient pour s'armer de courage avant d'oser embrasser une fille, fumaient pour se donner une contenance et paraître moins bêtes. L'atmosphère des champs de courses était nouvelle et il se demandait secrètement pourquoi ce monde lui avait été caché jusqu'à présent.

Un homme s'avança vers Michel et Robert. Il portait un uniforme et avait l'air de travailler ici. Il n'avait pas l'air franchement avenant ni même accueillant.

— C'est bon, il est avec moi. Tu nous trouves une place ? lui demanda-t-il en lui glissant un billet dans sa poche.

Soudain, l'homme au regard distant devint plus doux, plus souriant. *C'est vraiment l'argent qui décide de tout*, se dit Robert. Il ne savait pas s'il fallait s'en désoler ou s'en réjouir. Un monde où l'argent est le plus grands des souverains est-il un monde à aimer ou à rejeter ? Absorbé par ses analyses, il décida de s'arrêter un instant. Puisque le monde était ainsi, comment pouvait-il le changer ? Gagner de l'argent en vivant du jeu, ça pouvait offrir une sorte d'euphorie à son cerveau déjà en effervescence. Robert se dit qu'il voulait lui aussi apprendre tous ces codes afin qu'ils ne lui soient plus étrangers. Plus il regardait la foule, plus il se sentait des leurs, comme accepté alors qu'il était venu les mains vides. Les billets ne peuplaient pas son porte-monnaie encore trop timide pour en recevoir.

Au milieu de toute cette excitation, il eut une pensée pour sa famille. Il hésitait entre la gêne et la fierté. Que dirait-elle si elle savait où il était ? Il lança un regard aux jokers prêts à monter à cheval et balaya cette angoisse qui le tirailait. Sa place était ici et nulle part ailleurs.

— Alors, Robert, quel numéro tu vois gagnant ? le questionna Michel.

— Je n'ai pas d'argent pour parier, dit-il, prêt à vider ses poches pour le prouver.

— Ce n'est pas ce que je t'ai demandé, jeune homme. Donne-moi le numéro et je parie pour toi. Mais fais attention, si tu gagnes, tu vas vite y prendre goût, lui confia-t-il en riant dans sa barbe. Allez, trêve de plaisanterie, la course va commencer, donne-moi un chiffre, celui que tu ressens.

Robert ne connaissait rien à l'historique des chevaux et encore moins de ces chevaux. Il venait tout juste de débarquer dans ce monde tel un nouveau-né tout juste sorti de la pouponnière. Il se sentait à la fois pris au jeu et au piège. Il laissa le jeu l'emporter et s'exclama :

— Le 14 ! Oui, le 14, je le sens bien ! Mais ne m'en voulez pas si je me trompe !

— Tu apprendras que ce langage est à proscrire, ici ! On joue pour gagner. Ce n'est pas une partie de Monopoly. Est-ce que mes billets te paraissent faux ? lui demanda-t-il en laissant échapper une grosse liasse de billets de la manière la plus impudique qui soit.

Une fois de plus, les yeux de Robert se mirent à briller d'envie et d'espoir. Il n'avait de toute façon jamais joué au Monopoly. Il aimait le concret. Les billets de banque passés sous photocopieuse et avec lesquels on ne pouvait rien faire

ne l'avaient jamais intéressé.

— Maintenant, prends les jumelles et observe bien. Suis ton cheval, le 14 ! Il s'appelle Alfi. Ne l'oublie jamais ! Moi, je n'ai jamais oublié le premier cheval qui m'a fait gagner. Il s'appelait Turbo et crois-moi, son nom était conforme à mes attentes.

Robert se saisit des jumelles et se concentra sur Alfi. Un cheval noir qui semblait fier d'occuper le terrain. Le joker était d'une minceur presque inquiétante, mais Michel lui avait dit que c'était bon signe. Le cheval n'avait aucun risque de souffrir du poids de celui qui lui mettait des coups de cravache pour filer telle une flèche jusqu'à la ligne d'arrivée. Le jeune homme vit son numéro 14 et il conditionna son cerveau en conséquence. Il aurait aimé l'encourager à distance, lui dire de faire de son mieux mais qu'en même temps il lui pardonnerait s'il venait à le décevoir. Il vit les autres chevaux se précipiter sous la menace de leur joker tiraillé par l'envie de remporter le trophée. Il ne voulait pas l'avouer mais intérieurement, le stress le gagnait. Un bon stress, celui qui stimule, qui réveille les sens. Il voulait que la course continue tant il aimait entendre les cris autour de lui. C'était un peu comme un gigantesque concert. Les gens s'agitaient ici et là. Certains avaient parié l'équivalent de leur salaire,

d'autres voyaient ce pari comme un simple jeu sans conséquence.

La course prit fin et là, une fièvre étourdissante s'abattit sur lui. Une bonne fièvre, de celles qui vous font délirer de plaisir jusqu'à toucher le ciel du bout des doigts. Alfi, le numéro 14, avait-il senti les encouragements de Robert à distance ? Avait-il tout simplement été très en forme, ce jour-là ? Michel lui dit de ne pas s'interroger et de se concentrer sur l'essentiel.

— Bravo, jeune homme. Premier pari remporté ! Alors, qu'est-ce que tu ressens ? Dis-moi.

Robert resta stoïque devant cette révélation. Tout s'était passé très vite. C'est à peine s'il avait compris les règles du jeu, mais il venait de gagner. Alfi avait bien couru et touché la ligne d'arrivée. Un mélange d'émotions lui pinçait le cœur : la joie d'avoir gagné sans bouger le petit doigt, l'incompréhension face à cette facilité, la peur de perdre le contrôle. Il connaissait l'adresse des coups de chance, maintenant. Cet hippodrome de Vincennes, cet endroit magique où l'argent semblait circuler de main en main avec une facilité déconcertante...

Michel revint avec une enveloppe qui attira la curiosité de son petit protégé.

— Tiens, c'est pour toi ! 1200 francs. Garde-les et n'oublie jamais Alfi. Tu es encore

jeune pour entendre ce genre de choses, mais le premier cheval qui m'a fait gagner a autant d'importance que la première femme que j'ai embrassée, dit-il en riant.

Robert sourit à la confidence glissée entre deux verres de Champagne. Il se leva pour regagner les toilettes. À l'entrée, il y avait un grand miroir et il ne put s'empêcher de se regarder en s'offrant un sourire charmeur. Il entendit un éclat de rire féminin derrière lui. Interloqué et un peu gêné par la situation, il se retourna brusquement et vit une jeune femme élancée avec des yeux verts perçants tels ceux d'un chat malicieux. C'était la journée des émotions fortes. Il n'avait rien prévu de tout cela, mais est-ce que la vie est censée nous avertir à chacune de ses offres ? C'est stupide à dire mais fort de ses 1200 francs logés dans le creux de sa veste, il se sentait plus respectable. Digne d'un regard, capable de recevoir de l'intérêt. Les jeunes femmes, il les avait toujours regardées avec la discrétion d'un timide qui n'ose pas s'aventurer craignant de s'égarer dans un tourbillon de sentiments. Prudence ou peur, les deux peut-être, mais il n'avait jamais fait le premier pas. Il se cachait parfois derrière des lunettes de soleil pour admirer leur élégance, mais en aucun cas il n'aurait été capable de les aborder. Se sentir expulsé d'un cœur trop sollicité

n'était pas une expérience qu'il tenait à vivre, mais il n'était pas dupe. À seize ans, les autres de son âge connaissaient déjà les baisers volés derrière les portes des salles de classe – mais lui, que connaissait-il ? La liberté d'esprit, les chiffres, les billets colorés, les cris dans les hippodromes, les taxis conduits d'une main caressant un volant de luxe... Mais les femmes ?

Celle qui se tenait dernière lui n'était pas là par hasard. Pour Robert, le hasard n'existait pas. Tout était joué d'avance. Il lui adressa un regard timide mais intéressé par un éventuel échange. La jeune femme insista elle aussi. Une sorte d'alchimie semblait opérer. Il commença à avoir les mains moites, avait peur de bafouiller si elle venait à lui poser une question mais trop tard, elle l'avait devancé :

— D'où te vient ce sourire ?

— Alfi ! Euh, pardon, je voulais dire que je venais de remporter mon premier pari.

La jeune fille ne le lâcha pas du regard et le séduisit de ses yeux en amande bien maquillés. Robert poursuivit :

— Et votre présence me réjouit aussi. Vous êtes apparue derrière moi alors que je m'observais. Je vous ai vue comme une lumière, une porte qui s'ouvrait, une...

— Quel flatteur tu fais, arrête ton baratin ! dit-elle, amusée. Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Il ne le savait même pas. Il venait de lui sortir des phrases vaguement entendues à la télévision. Des phrases mièvres prononcées par des acteurs manquant de conviction, mais très attirés par leur pactole à la fin du tournage. Robert avait déjà son pactole alors, au pire, il repartait sans cette jeune femme, mais la vie joua en sa faveur. Pourquoi ne pas être à la fois heureux au jeu et en amour ? Pourquoi se forcer à faire un choix ? Le bonheur n'existe-il qu'en version condensée ? Robert a toujours préféré les multiplications aux soustractions. Additionner les plaisirs, les récompenses... Voilà la vie qu'il voulait s'offrir. La jeune femme était amusée. Il a compris que la partie était remportée. Elle lui a donné son prénom : Elsa. Il lui a murmuré qu'il se voyait bien accompagner une femme au prénom aussi raffiné. Une fois de plus, elle a souri. Avait-elle trop bu, ce jour-là ? Voulait-elle se laisser aller à de douces rêveries ? Peu importe. Ils sont repartis main dans la main.

Robert a hélé un taxi et, voyant la flamme briller dans les yeux de ce couple, le chauffeur n'hésita pas à s'arrêter. Il venait de finir une course avec une dame qui n'avait pas arrêté de se plaindre à cause de la tristesse de la vie. Il avait

désormais envie de respirer un peu de joie dans sa voiture, d'entendre des mots d'amour même s'ils ne lui étaient nullement adressés. Du positif. Il voulait simplement finir sa journée sur une belle note. Elsa et Robert prirent place à l'arrière.

— Les jeunes, je vous emmène où ?

— Où vous voulez, faites-nous découvrir la beauté de la ville. On promet d'être sage, fit-elle avec un rire discret.

Robert se demandait dans quoi il s'embarquait, mais il était prêt. Ceinture attachée, le coup de foudre bien greffé au cœur, les pensées s'égarant à droite, à gauche dans son esprit encombré de belles couleurs. Cette journée avait été intense. Il lui avait fallu attendre seize ans pour connaître l'exaltation complète des sens. C'est peu, pensa-t-il en regardant le chauffeur qui caressait la cinquantaine et qui, à part sa grosse barbe, devait se sentir bien seul ; mais à seize ans, la cinquantaine est presque inatteignable. On n'y pense pas même si on sait compter jusqu'à l'infini.

Elsa posa une main sur le genou gauche de Robert et un frisson le parcourut. Elle s'en amusa. Peut-être un peu trop gêné, il s'empres-sa de l'embrasser. Il s'est dit que devant témoin, nulle gifle ne pouvait intervenir. Le chauffeur enclencha la radio et une douce musique se fit entendre.

Robert ne le lui avait pas dit, mais c'était son premier baiser. Pour elle aussi, certainement, même si elle voulait jouer aux grandes dames expérimentées. Ils n'y connaissent franchement rien, mais leur attirance mutuelle faisait la différence. Ils se laissèrent guider par la musique en fond sonore à l'avant du taxi, faillirent se mordre la langue à plusieurs reprises. Ils recommençaient comme pour mieux maîtriser l'exercice, puis ils se dirent qu'ils avaient tout le temps de faire des progrès et que leurs errances n'avaient aucune importance.

Ils ont roulé pendant une heure, observé plein de couples, compté plein de voitures, vu beaucoup d'appartements. Ils se sont mis à imaginer un lendemain et à considérer les autres jours composant le calendrier. 1958 : l'année témoin d'un coup de foudre en plein hippodrome de Vincennes au milieu de l'euphorie avec des paupières qui se dilatent de bonheur.

Ils quittèrent le chauffeur en bas d'une rue pourvue d'élégance et ce dernier refusa d'être payé pour la course.

— Mais enfin, monsieur, on a roulé pendant une heure. Pourquoi refusez-vous mon argent ? interrogea Robert, interdit.

— Parce que vous m'avez fait remonter dans le temps. Celui où toute forme de romantisme

était possible. Ma femme m'a quitté ce matin et vous voir tous les deux, si maladroits mais si attachés l'un à l'autre... C'est ma façon à moi de vous remercier. Pour le reste, je vous fais confiance.

Le chauffeur disparut sans se livrer davantage. Le couple se serra dans les bras en pensant aux fondations à apporter pour ne pas finir comme ce pauvre chauffeur empli de la nostalgie d'un amour qui n'est plus et qui ne sera plus.

*

HUIT ANS PLUS TARD

Robert aimait les beaux quartiers parisiens, ceux qui offraient de belles avenues interminables tout en renfermant un certain mystère car réservés à une élite. Ce fut avec grande fierté qu'il s'était installé avec Elsa dans un coin très prisé de la capitale, près de la Tour Eiffel. Sa compagne avait pensé qu'il exagérait et qu'un appartement plus modeste aurait suffi, que l'amour n'avait pas besoin de tous ces artifices...

— Le quartier est très beau, mais il est loin de mon lieu de travail, se plaignait-elle régulièrement.

— Pour l'énième fois, qui t'oblige à travailler ? De quoi t'as peur ? Je suis un as des courses ! J'ai mes entrées dans chaque champ de courses. Tu n'as pas confiance en moi ?

— En toi, si, mais le jeu, c'était marrant quand on avait seize ans, une fois pour essayer. Mais sois réaliste : redescends sur terre, personne ne gagne sa vie au jeu. Tu le sais très bien.

— N'insulte pas mes capacités. Je suis sûr de moi. Je ne te force pas à travailler. Tu es une femme libre, mais ne viens pas pleurer si ton travail te torture alors que je peux t'offrir une vie de rêve ! Plein de femmes aimeraient être dans ta situation ! Regarde ton amie Pauline, si on peut appeler ça une amie. Elle donnerait n'importe quoi pour avoir ton train de vie. Elle est juste trop fière et hypocrite pour l'avouer.

Elsa n'aimait pas la tournure que prenait cette conversation. Se disputer devant cette belle vue la détruisait, mais elle n'osait rien dire. Elle sentait la force de Robert et sa conviction à toute épreuve. C'était aussi ce qui l'avait séduite au-delà de ses belles boucles brunes. Elle avait plongé telle une nageuse forcée par son maître. Elle le regrettait en silence, même si l'amour était toujours quelque part dans son cœur. Elsa se disait que ce n'était qu'une phase comme elle l'avait lu dans les magazines féminins. Elle se sentait encouragée et

moins seule. Robert avait compris la combine, un restaurant haut de gamme et un beau bouquet de fleurs et tous les chagrins de la veille étaient soignés.

La vérité dans tout ce malheur était l'inquiétude sans cesse renouvelée dans l'esprit d'Elsa. Robert jouait aux courses à plein temps. Il s'absentait la nuit pour parier des sommes astronomiques, puis les rejouer ensuite. Il avait cette insatisfaction éternelle, cette envie de faire mieux à chaque fois. Il ne voyait même pas son couple partir en lambeaux. Il croyait avancer tant qu'il ramenait de belles sommes d'argent à la maison. Elsa passait des nuits entières avec l'insomnie pour compagne. Elle se triturait l'esprit, s'interrogeait, se demandait si une autre femme n'avait pas pris sa place ou s'il n'était tout bonnement pas dépendant au jeu. Les deux options l'effrayaient. Elle voulait se sentir suffisamment armée mentalement pour lui dire en face qu'il n'était qu'un grand malade et que sa place n'était pas dans cet appartement de luxe, mais dans un centre de désintoxication. Elle avait tenté une approche similaire en y allant délicatement sur le lexique choisi, frissonnant presque à chaque mot et il l'avait giflée. Le lendemain, elle n'était pas allée travailler. Elle ne souhaitait pas afficher le bleu qu'elle avait reçu au visage. Qu'aurait pensé son employeur et sa

collègue Nathalie qui lui aurait dit de porter plainte et de s'enfuir à jamais ? Elle n'avait pas la force de quitter cet homme qui, malgré sa folie des grandeurs, lui avait donné la clé d'un monde où le luxe et la facilité se tutoient sans honte.

Pour elle, le jeu n'avait été qu'un jeu, un amusement temporaire, chronométré. Inutile de multiplier les entrées dans les champs de courses. Pour Robert, c'était différent. Il y avait découvert un autre cosmos et le quitter aurait signifié renoncer à son existence. Les paris avaient gagné sur l'amour, Elsa le sentait. Elle aimait la sécurité financière que ça impliquait mais craignait pour l'avenir, leur avenir. À seize ans, elle n'avait pas réfléchi, avait sauté dans le taxi, tendu ses lèvres et avait rêvé aveuglement. Elle ne savait pas, ignorait tout de la vie et lui avait fait confiance. L'amour avait frappé son cœur et peut-on assassiner son cœur même s'il fait les mauvais choix ?

Il fit le tour de l'appartement et attrapa la planche à repasser.

— Chéri, je vais repasser ta chemise. Je n'en ai pas pour longtemps, dit-elle tendrement.

— Il ne s'agit pas de ma chemise, aujourd'hui, répondit-il, déterminé.

Il revint avec le fer à repasser et le posa sur la planche. Il fouilla dans les placards tel un archéologue à la recherche d'un vieux trésor pour

lequel tout le monde tuerait père et mère, puis revint ensuite.

Elsa fut choquée par la liasse de billets qu'il tenait dans sa main. Tous classés par couleur et valeur.

— Tu ne vas pas les brûler, quand même ? s'alarma-t-elle.

— Qui te parle de massacrer des billets ? Je vais les repasser ! Toi, tu repasses tes pantalons, moi, je repasse mes billets. Je les veux irréprochables pour qu'ils attirent la chance.

Elle ne savait pas s'il fallait composer le numéro des Urgences psychiatriques ou rire de la folie de son compagnon. Elle ne fit ni l'un, ni l'autre. Elle le laissa repasser dans le calme et s'enferma dans la chambre.

Là, elle se mit à penser à des scénarios dignes des plus grandes tragédies grecques en passant par les comédies américaines. Perdue au milieu de tout cela, elle ignorait comment l'aider. Comment s'aider, elle aussi... Ils étaient tous les deux pris au piège. Lui dans celui du cercle infernal du jeu sans fin et elle dans un amour qui échouait devant la monomanie de Robert. Elle aurait aimé téléphoner à une amie ou même à un numéro type SOS, sortez-moi de ce traquenard sentimental mais ce jour-là, l'émotion était telle qu'elle s'endormit seule, maquillée et avec sa belle robe bleue.

*

L'apparition même timide du soleil signifia la fin de la nuit. Elle secoua la couette et eut un terrible constat : Robert n'était jamais rentré de la nuit. Il avait préféré les champs de courses aux bruits assourdissants des gens qui se trémoussent sans pudeur les mains lourdes de billets colorés. Ce monde-là lui collait la nausée. Reine dans une prison dorée, elle souffrait. C'était un dimanche matin et elle le passait seul avec de légers rayons de soleil. Elle tenta de lui sourire comme pour faire naître un début de joie en elle-même, mais échoua. *Je ne suis pas une joueuse, moi*, se murmurait-elle.

Elsa se mit à caresser son ventre et sentit des tiraillements. La faim, peut-être ? La déception qui vous prend aux tripes aussi, sans doute. Elle se leva et se fit un café. Un voile d'anxiété la menaçait sans trop faire de bruit mais il était présent, elle le sentait. Intérieurement. Au plus profond. Ça en devenait presque gênant. Robert était souvent absent, mais il aimait ses formes et n'avait jamais boudé les plaisirs charnels. La jeune femme s'y était toujours livrée car elle se disait que pendant ce temps-là, il ne dilapidait pas tout ce qui traînait dans le fond de ses vestes haut de gamme.

Elle avait l'impression qu'il lui appartenait même si les minutes étaient brèves parce que le téléphone sonnait et qu'un « ami empli de sincérité » réclamait des tuyaux pour s'enrichir à en faire sauter la banque. Ces moments intimes-là ne l'étaient pas vraiment, mais elle aimait s'accrocher à cette idée. De la pure inconscience doublée de folie, lui soufflait son amie Pauline, mais comment décrocher d'une histoire qu'on souhaite voir évoluer ? Comment faire quand on pense que l'autre s'en sortira ? Comment dire à cet autre qu'il a plongé dans une spirale qui ne prendra que très difficilement fin ?

Elsa ouvrit la fenêtre. Toujours cette vilaine nausée qui la poursuivait tel un méchant moustique voulant lui sucer le sang. Elle se résigna à sortir. À peine maquillée, mal vêtue, peu lui importait. Robert n'était pas là pour témoigner de sa disgrâce, lui qui lui attribuait parfois des notes sur ses tenues vestimentaires. Pour une fois, elle avait la permission de ne pas être désirable, pouvait s'autoriser la mocheté et les vêtements mal repassés. Elle redevenait une anonyme dans son quartier en marchant seule.

Le pas fébrile mais la volonté au cœur, elle avança dans les avenues du voisinage. Elle pria pour que personne ne vienne à la reconnaître. Elle ne voulait plus qu'on lui dise d'être belle et servile.

Prise à nouveau de nausées impressionnantes, elle se rendit à la pharmacie. *Un cachet et ce sera réglé*, se disait-elle sans trop y croire.

Une longue file d'attente la découragea. Des crampes abdominales vinrent lui tenir une compagnie qu'elle ne souhaitait pas. La pharmacienne la repéra et avant que la jeune femme ne puisse lui dire comment elle se sentait, elle fit un malaise au milieu des boîtes de Vitamine C et autres remèdes pour regagner du pep. La pharmacienne, débordée, lâcha sa caisse et lui donna deux tapes sur le visage. Elsa semblait loin, perdue dans un songe douloureux. Aucune réponse. Un collègue de la pharmacie s'empressa de téléphoner aux pompiers. Quelques minutes plus tard, Elsa se retrouva allongée sur le brancard. Elle ne pensait à rien. Plus de force, plus de désir d'orienter ses réflexions où que ce soit. Cette affaire allait se régler à l'hôpital.

Dans le camion de pompiers, elle commença à se réveiller. Un pompier l'interrogea sur son état et elle fondit en larmes.

— Vous avez mangé ce matin ?

— Non, trop de nausées.

— Et vos dernières règles, elles remontent à quand ?

— Si seulement je le savais, mais je ne suis pas comme mon compagnon, je n'aime pas compter !

Les membres de l'équipe s'observèrent d'un air entendu. Nul besoin de contrarier la victime d'un malaise ni de la bousculer en posant davantage de questions. Elle fut prise en charge directement une fois parvenue à l'hôpital. À demi-réveillée, elle eut un mouvement de rejet. Une envie de partir et de demander la raison de sa venue, mais elle laissa le docteur s'exprimer.

— Vos résultats sont positifs et...

— Positifs à quoi ? Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes enceinte de cinq mois.

Elle s'effondra et lâcha autant de larmes que possible sur le bureau du docteur.

— Je comprends votre émotion. Les hormones jouent beaucoup et...

— Par pitié, ne me parlez plus de jeu ! Mon compagnon joue plus au casino qu'avec moi ! Et comment je fais moi, maintenant ? Vous avez une solution infaillible ?

— Là, je ne vous comprends plus. Vous avez fait un déni de grossesse. Vous savez, cela arrive plus souvent qu'on ne le croit et...

— Merci, je suis allée à l'école, dit-elle, pincée.

Le médecin la laissa se calmer un instant. Elle le regarda et s'excusa. Il lui signifia d'un geste qu'il avait l'habitude, que sa réaction était normale. Il lui expliqua aussi que nulle intervention

n'était envisageable et qu'un bébé se logeait en elle. Elsa trembla en entendant le mot « bébé ». Comment en parler à Robert, de ce bébé qui n'avait rien demandé ? Elle s'apprêta à quitter le bureau du médecin, observa ses diplômes accrochés aux murs et lui demanda :

— Docteur, vous êtes sûr ? Je suis bien enceinte ?

— Aussi sûr que deux et deux font quatre, dit-il en souriant.

— Arrêtez de tout compter ! s'énerva-t-elle.

Elle tourna les talons, fâchée et secouée par toutes ces révélations aussi inattendues que la neige en pleine chaleur si c'était possible. Puis, elle se tourna à nouveau vers l'homme en blouse blanche.

— Dernière question : Vous connaissez le sexe du bébé ?

Prononcer le mot « bébé » lui arracha une larme.

— C'est une fille.

Là, une deuxième larme, plus forte et plus précise, coula sur son visage.

C'est une fille. Elsa ne pensait pas entendre ces mots-là de sitôt. Ils avaient presque quelque chose d'irréel. Elle n'osait à peine les rendre audibles et pourtant, cette nouvelle se devait d'être

partagée avec Robert. Elle redoutait sa réaction, son emportement, ses doutes. Elle avait peur qu'il se mette à tout casser dans l'appartement avant de prendre la fuite et de l'abandonner. Son esprit envisageait toutes les options affligeantes. Elles tournaient en boucle tel un vieux disque rayé, fatigué d'avoir trop joué pour un public peu reconnaissant. Robert portait ses billets bien au chaud dans ses poches, les placards de leur chez eux mais elle, elle portait une vie. Celle d'une fille. Cela avait tellement plus de valeur pour elle que cette invasion de billets colorés, tout propres et comme tout juste sortis du pressing. Il y a quelques jours, elle l'avait surpris en train d'en renifler un juste après l'avoir caressé de ses doigts délicats. Il respirait leur odeur comme un toxicomane en manque et ne s'en rendait pas compte. Elle l'avait vu, mais n'avait rien dit – mais là, la situation était toute autre. Comment cacher une grossesse à ce stade ? Aucune interruption possible. Porter un enfant, ce n'est pas comme quand on commence une partie de jeu. On ne peut pas s'arrêter brusquement et se dire que c'est fini pour aujourd'hui... L'engagement était de taille, elle en avait conscience, mais Robert et ses lourds billets feraient-ils le poids ?

*

Elsa rentra à l'appartement et surprit Robert au téléphone. Pas de maîtresse à l'autre bout du fil. *C'est déjà ça*, se disait-elle pour se rassurer. Non, juste un énième type intéressé par le numéro gagnant de la prochaine course du lendemain. Robert parlait fort et, surtout, ne communiquait qu'en chiffres et en : « Le 12 a fait une chute récemment », « Le joker a pris du poids, ça va être compliqué. » Elsa se sentait brûler de l'intérieur, blessée de voir que tous ces mecs rencontrés dans ces fameux champs de courses avaient plus de dialogues avec lui qu'il n'en avait avec elle.

Excédée et peut-être un peu à bout, elle posa son sac à main sur son journal hippique, lui empêchant de ce fait de lire ses innombrables notes prises sur les multiples chevaux.

Robert releva la tête, raccrocha violemment le téléphone et se mit à la secouer de toutes ses forces.

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu n'as aucun respect pour mon travail ! s'énerva-t-il en l'agrippant par les poignets.

— Et le respect pour les femmes enceintes, on en parle ?! hurla-t-elle, le regard fulminant de rage et de peur.

— Femme enceinte ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Allez, c'est ta chance de parier. Profites-en ! À ton avis, l'enfant que je porte est un garçon ou une fille ? Réfléchis bien. Calcule bien. Il n'y a pas de billets bien repassés en récompense, mais il y a une vie à la clé. Juste une vie. Rien que ça. Une vie. Tu connais ce mot ou tu ne raisones qu'en chiffres ?

Il la relâcha, honteux et démuni face à cette déclaration. Il eut envie de déchirer son journal hippique qui le ramenait sans cesse à son addiction. Il eut aussi envie d'enlacer Elsa et de lui dire de se calmer. Il ne fit ni l'un, ni l'autre. Il partit s'enfermer dans la cuisine.

La jeune femme resta plantée au milieu du salon en faisant acte de décoration d'une pièce déjà bien équipée. Le silence régnait autour d'elle. Elle posa sa main droite sur son ventre et prononça : *Ne t'en fais pas, maman ne te laissera pas. S'il le faut, ce sera juste toi et moi.*

Robert s'éternisait dans la cuisine. Elle s'approcha à pas de loup derrière la porte et elle crut entendre des sanglots. Ceux de son compagnon. Elle voulut ouvrir la porte, lui dire qu'à deux, ils pourraient y arriver, que leur monde à trois, ils pourraient le construire. Elle se mit à réfléchir à une quantité d'approches pour briser la glace quand soudain la porte s'ouvrit et en sortit les yeux gorgés de larmes. Elsa frissonna à sa vue.

Ses larmes à lui, c'était la première fois qu'elle les voyait. La pudeur était enfin interdite... Elle eut un mouvement de recul, ne sachant trop sur quel pied danser. Il lui posa la main sur le ventre. Elle se mit à respirer fort, d'un souffle si bouleversant qu'il redoubla de larmes.

— Une fille, c'est une fille. Qu'est-ce que tu penses de Julia ? C'est frais, dans l'air du temps, et je suis sûr qu'elle aura tes fossettes et que, comme toi, elle fera tourner toutes les têtes dès la maternelle, confia-t-il, les pleurs dans la voix.

— Le nom que tu veux, mais ne lui donne pas le goût des chiffres. La vie, c'est tellement autre chose, lui répondit-elle, émue.

Ils s'embrassèrent et leurs larmes respectives vinrent mouiller le visage de l'autre. Cette fusion avait quelque chose de doux, d'inespéré. Elle était aussi salvatrice que l'eau en plein désert, qu'une porte au bout d'un tunnel, qu'une sortie dans un labyrinthe. Une nouvelle vie se présentait et il fallait lui réserver le meilleur accueil. Elsa se mit à rêver à leur petite Julia.

— J'aimerais qu'elle ait tes belles boucles noires. Elle sera magnifique.

— Je me refuse à parier sur la couleur de ses cheveux, mais sois sûre d'une chose : elle sera aimée.

Julia était effectivement comme ils l'avaient rêvée tous les deux. Les fossettes de sa mère et la chevelure brune et bouclée de son père, mais ils n'avaient pas prévu ses moues boudeuses à répétition lorsqu'elle n'avait pas ce qu'elle voulait. *Un caractère bien trempé qu'il fallait surveiller d'urgence, doublé d'une tendance extrême à la désobéissance*, avait dit la pédiatre. Robert ne s'en était pas offusqué, bien au contraire. Il lui avait répondu que les « gens au caractère bien trempé » étaient des meneurs et réussissaient dans la vie et que c'était ce qu'il voulait pour sa fille. Élever une fille pour la voir se faire marcher dessus n'était pas dans ses projets. La pédiatre l'avait regardé en se disant que ce père de famille avait la réplique mordante et assez marginale, mais il assumait.

Elsa s'était sentie embarrassée devant leur échange. Elle trouvait qu'il exagérait, mais Robert avait pris la main de sa compagne et celle de Julia en disant :

— On préfère payer plus cher, mais avoir des réflexions qui tiennent la route. Qui êtes-vous pour juger ma fille ?

Ils avaient quitté le cabinet et laissé la pédiatre avec ses beaux diplômes bien encadrés un

peu partout, ses jouets qui se battaient en duel. De toute façon, leur fille avait tous les jouets figurant sur les catalogues.

— Chéri, tu crois pas que tu y es allé un peu fort avec la pédiatre ?

— Je veux une fille qui sache se défendre, qu'elle n'hésite pas à mordre quand elle se sent attaquée. Cette pédiatre respirait l'amertume. Je refuse que ma fille la voie. Je veux le meilleur pour elle et cette femme nous a insultés. Ma fille, c'est mon sang, tu comprends ? Je ne laisserai personne la détruire.

Elsa admirait la force de Robert, mais se désolait de voir que la maladie du jeu habitait toujours son âme. L'argent lui brûlait les doigts. Il lui fallait tout dilapider et dans la minute. Au restaurant, il la forçait à prendre les plats les plus chers, laissait de copieux pourboires. Dans les boutiques, il lui disait de ne prendre que de la marque et de boudier les vêtements trop bon marché. Malgré l'arrivée de leur Julia, il n'avait pas changé sur son rapport à l'argent. Les paris étaient toujours de mise et il aimait afficher ses liasses de billets qu'il entourait de bandeaux violet fluo. Plus il les voyait, plus son ego gonflait et il se sentait aux anges. Elsa avait le vertige de tout ça. Elle continuait à travailler car, malgré l'insistance de Robert, elle voulait sa propre indépendance

financière. Aussi brûlant que son cœur se manifestait pour lui, elle ne partageait pas cet amour pour le pouvoir même si l'argent constituait une épée magique qui vous donne tous les mots de passe. Plus pragmatique, la tête bien sur les épaules, elle résistait à l'appel de l'argent facile.

Julia était très connue dans les magasins de jouets. Les vendeuses avaient du mal à lui proposer un jouet qu'elle ne possédait pas déjà. La petite insistait, leur demandait de *bien chercher partout* et lorsque les vendeuses revenaient les mains vides, elles avaient droit à un *sitting* de durée indéterminée. Son père intervenait et leur soufflait :

— Si je vous donne 300 francs de plus, vous pouvez commander d'autres jouets et les avoir demain ?

Les vendeuses le prenaient pour un être déraisonnable mais en même temps, c'était leur meilleur client et leur boutique commençait à battre de l'aile.

— Entendu ! Je lui commande des images ?

— Des images ? Un château, je veux un château pour ma fille avec plusieurs princes. Vous pouvez me trouver ça ? demanda-t-il en leur glissant la somme promise.

— On devrait pouvoir s'arranger, monsieur.

À l'école, Julia n'avait pas que des amies. La jalousie était très forte pour s'inviter dans son

parcours de vie affective. Était-ce la faute de son père qui l'attendait à la sortie avec des kilos de bonbons ? La faute à ses belles robes ? Son caractère bien trempé ? Le fait est que Julia détestait l'école. Le chemin en lui-même lui provoquait des maux de ventre. De violentes envies de piquer des crises, des peurs incontrôlables, des insomnies qui ne manquaient jamais à l'appel... Fallait-il accuser à nouveau son père qui lui répétait de ne jamais faire comme les autres, de veiller à sa propre création ? Que dire aussi des pièces qui tombaient en rafales dans son petit porte-monnaie rose ? Elle n'avait pas le goût de l'effort. Tout venait si facilement. Elle était consciente des activités professionnelles de son père, mais avait du mal à les nommer. Elle ne trouvait pas le bon terme.

Elle avait demandé à sa mère comment on appelait une personne qui gagne des fortunes en disant un numéro de cheval. Sa mère lui avait adressé un sourire gêné et lui dit que c'était un magicien de haut niveau.

Julia n'était pas crédule. Elle savait que ce type de métier n'existait pas, mais elle était d'accord pour dire que son père s'était inventé une vie. Sa mère lui répétait de ne rien dévoiler car la magie ne se raconte pas, elle se vit. Si le tour de magie est révélé, il ne fonctionne plus ! Julia n'avait

pas oublié cette précieuse information. Personne ne devait connaître la profession de son père. Les professeurs au collège pouvaient bien insister lors du premier jour de classe. À la case profession des parents, elle répondait :

MÈRE : EXCELLENTE SECRÉTAIRE

PÈRE : AUCUNE IDÉE !

Le professeur d'histoire géographique était certainement pourvu de connaissances dans ces domaines aussi captivants que complexes, mais il manquait cruellement de psychologie et de discrétion.

— Julia, passe au tableau !

— Pourquoi, monsieur ?

— Fais ce que je te dis et passe au tableau !

Julia s'exécuta sous le regard intimidateur de ses camarades. Qu'avait-elle fait pour être exposée sur une estrade ? À quelle règle avait-elle fait un pied de nez pour mériter un tel traitement ?

— Tu as douze ans et tu ne sais pas ce que ton père fait dans la vie ?

— Non, je ne sais pas, dit-elle.

— Tu ne sais pas ou tu ne veux pas le dire ? insista-il avec lourdeur.

— Qu'est-ce que ça change ? Le résultat est le même. Mon père a quitté l'école depuis

longtemps. C'est moi, votre élève, et pas lui, répondit-elle avec assurance.

— Je n'aime pas les insolentes dans ton genre, retourne à ta place et tu ne perds rien pour attendre !

Julia regagna sa place, aussi humiliée que forte. Deux sentiments bien étranges. Elle avait pensé à sa mère qui lui avait défendu de livrer le secret sous peine que la magie n'opère plus. Forte, parce que son père l'avait rêvée ainsi. Forte comme une guerrière que rien ne pourrait abattre.

La sonnerie de la fin du cours leur signifia que l'heure était à la pause et, à la récréation, une autre scène se joua. Ses camarades l'entourèrent tel un canari qu'on ne veut pas laisser s'envoler. La panique la saisit à la gorge. Crise de claustrophobie ? Terrible sentiment d'injustice de se voir ainsi retenue prisonnière ?

L'un d'entre eux, pain au chocolat à la main, se mit à rire avec toute la véhémence qu'un être humain pouvait rassembler. Elle eut envie de lui donner un coup de pied, mais s'abstint. La maîtrise de soi ? Ne pas répondre aux attaques ? Ne pas baisser la tête ? Toutes ces idées-là s'offraient une valse improvisée dans son esprit perturbé.

— Pourquoi tu n'as pas répondu au prof ? Ton père est acteur ?

— Quoi ?

— Je comprends mieux pourquoi tu n'as rien voulu dire, c'est sûr qu'être fille d'acteur porno, c'est dur à assumer, déclara-t-il en riant.

Les autres autour d'elle se mirent à jacasser. Leurs cris devenaient oppressants, hystériques, diaboliques. Le choix de Julia était désormais fait. Elle ne voulait pas baisser la tête telle une biche apeurée devant un coup de fusil. Elle ne put se contrôler et se saisit de la tête du gamin moqueur et lui arracha les cheveux de toutes ses forces. Quelques mèches blondes ne tardèrent pas à regagner le sol souillé par la pluie récemment tombée.

— Aïe, lâche-moi ! Je plaisantais, Julia ! hurla-t-il en manquant de s'étrangler avec sa dernière bouchée de pain au chocolat.

— Tu apprendras à ne pas plaisanter avec moi ! Je ne suis pas comme vous et ça me va très bien. Maintenant, filez tous autant que vous êtes, car il me reste encore de la force dans les poignets !

Les gamins filèrent à la vitesse du vent Normand en pleine tempête. Julia regarda son reflet dans la glace de la bibliothèque de l'école, se recoiffa et sourit. Ce sourire-là respirait la fierté. Son père la voulait forte. Elle s'était transformée en lionne et avait réussi à tous les éloigner. Avait-elle

un peu de pouvoir, elle aussi ? Sans nul doute. À cette pensée, elle s'offrit un second sourire avant de repartir en cours de maths.

*

Julia rentra chez elle à la fin des cours, le cartable et le cerveau alourdis de connaissances. Elle chantonait à sa liberté. Elle aimait quand la sonnerie retentissait, elle se sentait sauvée et, pour elle, la vraie vie pouvait embrasser le devant de la scène. L'heure n'était plus à la discipline.

Alors qu'elle approchait de la porte de leur bel appartement niché en plein Paris, elle entendit une voix de femme. Une voix inconnue jusqu'à présent... Elle frissonna à l'écoute de sa voix sensuelle. Elle enfonça la clé avec une hésitation qu'elle tentait de dissimuler. La porte s'ouvrit et cette femme ne ressemblait en rien à sa mère. Elle était blonde avec des yeux bleu océan. Ni franchement belle, ni déplaisante à regarder, cette femme était visiblement une intruse dans leur salon. Elle vit son père et lui lança un regard noir, celui qui montre que malgré son âge, le cerveau lui avait bien été greffé. Elle avait compris tout son manège depuis le début.

— Bonjour, il paraît que tu t'appelles Julia. Ton papa m'a beaucoup parlé de toi.

— Sortez de chez nous. Je me fiche de savoir qui vous êtes. J'ai déjà une mère, hurla-t-elle.

— Julia, calme-toi ! Combien tu veux ?

— Je rêve ?! Tu me proposes du fric pour acheter mon silence ? Tu crois que je vais accepter ? Je ne suis pas comme toi, je ne suis pas obsédée par l'argent et ce monde qui pue. Je n'en peux plus, de ton fric de partout. Et ta poule, là, tu crois qu'elle te veut pour ton argent ou ta calvitie ? Tu t'es bien fichu de nous, fulmina-t-elle en claquant violemment la porte d'entrée.

Elle descendit de la résidence et entendit son père hurler son nom. Elle se retourna et une enveloppe pleine de billets lui tomba dessus. Il refusa de les compter, mais elle lut le mot greffé dans l'enveloppe : *Pardonne-moi. Ton papa qui t'aime.*

Elle eut envie de hurler dans la résidence, mais craignait qu'on la croie folle et qu'on la transporte au commissariat. Elle se contenta de pleurer. À douze ans, elle comprit plusieurs choses : que l'amour sait mentir, que même ceux qui disent vous aimer vous baladent, que même les magiciens ratent leur tour, qu'on a beau couvrir nos erreurs, elles ressortent toujours. L'argent déposé dans cette enveloppe chiffonnée ne représentait rien pour elle. Elle ne se sentait pas *fille de joueur*, mais plutôt *fille de menteur*.

Quel escroc des sentiments et sa mère qui ne savait sans doute rien de tout cette décadence ! Julia avait appris à parler trop tôt et savait utiliser sa langue à bon escient. Son père avait cru avoir assez payé en lui balançant une enveloppe pleine de fric à la figure ? Non, ce genre de monnaie n'est pas valable. Recalée, refusée. Ouvrir les yeux de sa mère lui déchirait l'âme, mais elle n'avait pas le choix. Pourquoi s'acharnait-elle à aimer un homme qui ramenait une poule à demi coiffée chez eux ? Sa mère se devait de savoir la vérité. Elle allait souffrir, c'est certain, mais elles seraient deux à pleurer devant cette trahison. Un échange de larmes en toute solidarité entre deux êtres qui ne savent pas mentir. Julia était tellement blessée qu'elle se moquait de perdre son père de vue. Il ne méritait ni la femme, ni la fille. Juste l'échec.

Sa mère s'est étranglée quand elle l'a su, mais Julia l'a entourée de ses bras.

— Tu l'as vue ? Elle est comment ?

— Elle n'est rien pour moi. Elle n'a ni ta beauté, ni ta sincérité. Maman, n'y pensons plus. C'est dur, mais je suis là. On va déménager, on va construire pierre par pierre une vie à notre image.

*

BIEN DES ANNÉES PLUS TARD

Robert, sans doute lassé des champs de courses et des femmes qui n'étaient que de passage pour profiter de sa naïve générosité, avait cessé toute activité. Son compte bancaire s'était peut-être lui aussi essoufflé dans cette aventure effrénée. Il ne répondait plus au téléphone lorsqu'un « ami » le sollicitait pour ses bons tuyaux qui mènent au grand standing.

Lors d'une promenade, voulant refaire les lacets de sa chaussure Winston, il se baissa et lorsqu'il releva la tête, il tomba nez à nez avec le visage de sa fille sur le dernier roman du moment. Son cœur se remplit d'une fierté mêlée d'amertume. Il comprit en un instant tout ce qu'il avait perdu et gâché pour le vice du jeu. Une vie déchirée, éclatée, dont il ne pourrait jamais recoller les morceaux. Il regarda de plus près la photo et versa une larme qu'il ne chercha même pas à contenir. Soudain, tout son orgueil s'évanouit au vent. Il avait raté tellement d'épisodes de la vie de sa propre fille... Une personne derrière lui s'arrêta en lui demandant s'il allait bien et il répondit :

— Comment pourrais-je aller mieux ? avec un rictus étrange sur les lèvres.

IMPRIMATUR

© Lacoursière Éditions, 2021.

*Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
Lightning Source à Maurepas (France) et à Milton
Keynes (Royaume-Uni) au mois de septembre 2021
(le quatrième trimestre de l'an).*

**Gencod du distributeur (Hachette-Livre
Distribution) : 3010955600100**

Dépôt légal : Quatrième trimestre 2021

ISBN Lightning Source US-UK

(France excluse) : 978-2-925098-62-1

